

Révolution de 1917 : un siècle après, les Russes blancs n'oublient pas

Par Journaliste Figaro Alexis Feertchak Mis à jour le 08/11/2017 à 11:04 Publié le 07/11/2017 à 07:00



REPORTAGE - Chassés par les bolcheviques, des centaines de milliers de Russes proches de l'ancien Empire émigrèrent, notamment en France. Des lieux conservent cette mémoire souvent douloureuse alors que leurs descendants entretiennent pour une part d'entre eux les traditions de leurs ancêtres.

Un siècle après la révolution du 25 octobre 1917 - qui eut lieu en réalité le 7 novembre car la Russie utilisait alors le calendrier julien et non le calendrier grégorien -, un petit bout de la Russie tsariste résiste au temps à Courbevoie, dans la banlieue parisienne. Entre des immeubles en brique, des pavillons en meulière et quelques HLM, se dresse un hôtel particulier aussi imposant que discret. Le bâtiment au crépi clair est en bon état, mais ses volets clos et son jardin en jachère lui donnent un air d'abandon.

La porte tourne pourtant sur ses gonds, laissant entrevoir une gigantesque pièce aux plafonds hauts. En un instant, le visiteur est projeté dans le temps et dans l'espace, ramené au cœur de la Russie d'avant 1917, au milieu des vestiges du régiment de cosaques de la Garde impériale, fondé par Catherine II en 1775.



Dans le musée des cosaques, les commandants qui se sont succédé pendant deux siècles à la tête de ce régiment de la Garde impériale ont leur portrait conservé. Marion Soller

Des cavaliers qui n'abandonnèrent pas le tsar Nicolas II lorsque la guerre civile débuta en Russie après la révolution. Joignant les Armées blanches, ils combattirent les bolcheviques, mais connurent avec elles la défaite et l'exil. Ils se réfugièrent en France dès 1924. En deux siècles, les cosaques de la Garde impériale ont accumulé une collection d'objets militaires et d'œuvres d'art, conservée précieusement dans leur exode, avant d'être installée dans

cet hôtel particulier en 1929, qui devint un lieu de vie mais aussi un musée, aujourd'hui partiellement ouvert au public.

Quand son conservateur, Alexandre Bobrikoff, au physique de colosse et à l'épaisse barbe poivre et sel, commence à raconter son histoire, son visage s'éclaire comme celui d'un enfant bercé par les épopées de ses ancêtres. Petit-fils d'un général cosaque ayant servi dans ce régiment, il est inénarrable lorsqu'il s'agit de raconter les tribulations de ces cavaliers des steppes. Du sol au plafond, chaque objet a une histoire particulière. Tableaux, sculptures, vaisselle, uniformes, selles de cheval, armes - dont le long sabre effilé cosaque, la chachka- rendent hommage aux armées et souverains russes, jusqu'au jeune tsarévitch Alexis, assassiné avec le reste de la famille impériale par les Bolcheviques, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 à Ekaterinbourg.



Alexandre Bobrikoff, conservateur du musée, et Gérard Gorokhoff, son trésorier.

«Lénine, Staline, ce sont des monstres!»

Cette sombre page d'histoire fait écho aux souffrances du million et demi de réfugiés - militaires, nobles, membres du clergé, mais aussi bourgeoisie libéraux - qui quittèrent la Russie bolchevique dans les années 1920. Près de 400.000 de ceux que l'on appela les «Russes blancs» rejoignirent la France. «Mon père n'est arrivé qu'en 1929, il est d'abord resté en Turquie», explique Alexandre Bobrikoff. Son oncle, alors jeune officier-artilleur, blessé et atteint du typhus, avait disparu après avoir refusé d'embarquer à Istanbul avec les autres soldats de son régiment, pour ne pas contaminer tout le bateau. «Mon grand-père est resté pour son fils. Il ne l'a jamais retrouvé», raconte le conservateur, ému.

Les descendants des Russes blancs n'ont pas oublié cette année 1917 qui fit de la Russie le premier régime communiste. «C'est là que tout se casse. La Russie mettra soixante-dix ans à s'en sortir», explique Gérard Gorokhoff, trésorier du musée. «Nicolas II, c'est un martyr, mais je ne l'admire pas. En revanche, Lénine et Staline, ce sont des monstres!», s'exclame cet ancien steward à la retraite, auteur de livres sur l'histoire militaire russe.

Ce cri du cœur illustre la mémoire inapaisée des Russes blancs, cent ans après. Car, à des milliers de kilomètres de là, sur le sol russe, les autorités et les citoyens de la Fédération de Russie portent un discours moins tranché sur les événements de 1917. Particulièrement dans la perspective de l'élection présidentielle de mai 2018, Vladimir Poutine se fait discret à ce propos. Au Kremlin, l'idée d'une révolution qui emporterait l'ordre établi n'enchanté évidemment pas, mais celle d'une URSS qui triompha du nazisme est prisée. «Les intenses événements dramatiques de 1917 sont une partie intégrante et complexe de notre histoire», déclare prudemment le président russe. Pour conserver l'unité nationale, Vladimir Poutine promeut plutôt la voie étroite de la «réconciliation» entre les Rouges et les Blancs, chacun ayant sa «vérité».

«Il faut être pragmatique envers la Russie contemporaine»

Un discours de «réconciliation» qui passe mal chez la grande majorité des descendants de Russes blancs, qui attendent toujours que les autorités russes ouvrent le procès du communisme. «Je ne comprends pas qu'il y ait toujours le mausolée de Lénine sur la Place rouge à Moscou», commente Gérard Gorokhoff, qui regrette que des bustes de Lénine, de Staline et des autres dirigeants soviétiques aient été récemment installés au Kremlin aux côtés de ceux des tsars. «Nous ne comprenons pas très bien ce grand écart du gouvernement: 'tout le monde est frères et on oublie tout', c'est un peu facile», ajoute-t-il.



Peintures et gravures de cavaliers cosaques ornent tous les étages du musée. Marion Soller

Contrairement à d'autres Russes blancs, plus critiques envers Moscou, Gérard Gorokhoff et Alexandre Bobrikoff estiment malgré tout que «la Russie contemporaine va globalement dans le bon sens». «Sous l'URSS, on échangeait une paire de jeans contre des icônes», constate Gérard Gorokhoff, qui se félicite du retour des Russes vers les églises orthodoxes, tout en s'en amusant: «C'est un peu outrancier, comme s'ils étaient des nouveaux convertis». «Ils se signent tout le temps et les femmes portent des fichus, ce qui ne se faisait pas du tout dans l'émigration. Mais c'est une mode, ça finira par s'équilibrer», poursuit Alexandre Bobrikoff.

Le conservateur du musée cosaque se souvient de la visite en France le 30 mai 2008 de Vladimir Poutine. Celui qui était alors premier ministre s'était rendu dans l'hôtel particulier de Courbevoie et avait fait un don de 100.000 euros à l'association. Une aide qui leur avait permis de restaurer les plafonds, alors en lambeaux. «Il faut être pragmatique dans nos relations avec Moscou», se justifie Alexandre Bobrikoff. «De nombreux Russes viennent visiter le musée et sont heureux de retrouver leur histoire. De jeunes militaires sont venus récemment et étaient émus devant ces témoignages», se remémore le petit-fils de général.

«Soviétique, c'est un mot. Russe, c'est un nom»



Au 'Zakouski', icônes, portraits du tsar et photos de musiciens tziganes se côtoient. Marion Soller



Nicolas Novikoff a sauvé la Russie en exil. Marion Soller

Cette petite musique du rapprochement entre les anciens et les nouveaux Russes s'entend aussi dans un bistrot du 14e arrondissement où résonnent certains soirs des chants tziganes. Parmi les restaurants russes de la capitale, le «Zakouski» est le dernier établissement tenu par un «Blanc» et non par des «ex-Soviétiques». Le client ne peut d'ailleurs manquer au-dessus de sa tête le portrait du dernier tsar de Russie, Nicolas II. Dans un coin, des icônes orthodoxes côtoient les photos des cabarets russes de Paris quand ils étaient encore tenus par les émigrés des années 1920, à l'image du Raspoutine de la rue de Bassano. Mais quand le patron se présente, quelque chose étonne de prime abord.

Nicolas Novikoff, originaire d'une famille de la noblesse russe, dont les armoiries trônent au-dessus du comptoir, pourrait davantage jouer dans une comédie aux côtés de Bernard Blier que dans un drame de Mikhaïkov. Avec sa gouaille, «Nicolaï» a tout de l'authentique Parigot. «J'ai été élevé dans la langue de Dostoïevski, je me suis épanoui

dans celle d'Audiard, mais je suis très russe au fond de moi», raconte ce sexagénaire, ancien des «cadets de Versailles», une pension tenue par des Russes blancs qui a existé jusqu'à la fin des années 1950.

Ce descendant d'officiers tsaristes se félicite quand des «nouveaux Russes» viennent au Zakouski. «Le plus beau compliment qu'ils me font, c'est quand ils me disent que j'ai sauvé l'âme russe», dit-il, ému, avant d'expliquer: «Les Soviétiques, c'étaient des Russes. Soviétique, c'est un mot. Russe, c'est un nom. Ce n'est pas une question de carte d'identité, mais d'état d'âme. Notre histoire est commune». Et d'aller plus loin: «C'est à nous de montrer la joie qu'on a du retour de la Russie!».

Querelle de chapelles entre Moscou et Constantinople

Mais ces lieux de mémoire sont aussi ceux de divisions politiques profondes. Les descendants des Russes blancs, habitués depuis 70 ans, à se méfier du Kremlin, voient pour certains d'un mauvais œil la Russie postsoviétique de Vladimir Poutine. D'autres au contraire chantent les louanges d'un homme d'État qui a redonné sa place à la Russie dans le concert des nations.



La nouvelle cathédrale russe de la Sainte-Trinité quai Branly à Paris, dépendant du patriarcat de Moscou. PATRICK KOVARIK/AFP

Les querelles entre Russes blancs sont aussi religieuses, car certaines paroisses orthodoxes dépendent du patriarcat de Moscou, quand d'autres ont choisi de se placer sous l'égide du patriarcat de Constantinople, l'autre grande branche de l'orthodoxie. Ces divisions remontent à la Révolution quand les Russes ont constitué dans l'émigration une Église hors frontières qui a décidé de rester indépendante, mais qui a subi une scission quand une partie d'entre elle, menée par la cathédrale Alexandre Nevsky de la rue Daru à Paris, a préféré rallier Constantinople et y rester pour moins subir l'influence politique du Kremlin. Faute de pouvoir récupérer cette église historique, datant de 1861, le patriarcat de Moscou a inauguré une nouvelle cathédrale parisienne en octobre 2016, celle de la Sainte-Trinité, quai Branly, symbole de ces divisions.



Les patriarchats de Constantinople et de Moscou priaient ensemble fin octobre pour les «victimes de la guerre civile». Alexis Feertchak/Le Figaro

Mais pointent parfois des signes de réconciliation, comme les 20 et 21 octobre derniers. Une cérémonie religieuse s'est tenue dans la cathédrale Alexandre Nevsky. Monseigneur Jean, qui dirige la rue Daru, y avait invité Monseigneur Emmanuel, de Constantinople, et Monseigneur Nestor, installé Quai Branly, qui accepta de traverser la Seine pour l'occasion. Ils ont prié ensemble pour «toutes les victimes de la Guerre civile».

Il y avait des anciens, mais aussi des jeunes, notamment des Vitiaz, cette organisation de jeunesse proche du scoutisme, créée dans les années 1920 par un officier tsariste pour transmettre l'histoire et la culture russe. Une autre association de jeunesse, l'Action chrétienne des étudiants russes (ACER), défend une orthodoxie plus libérale. Il y a aussi l'association des Scouts russes de France, que préside Nathalie Rutschkowsky et qui a œuvré pour le retour du scoutisme en Russie.



La cathédrale russe de la rue Daru, datant de 1861, aujourd'hui rattaché au patriarcat de Constantinople.

«Je connais parfaitement le passé, mais je préfère regarder vers le futur», lance Georges Koutcherenko, un Russe blanc, présent à la cérémonie. «Pour la génération de mes enfants, ces querelles sont incompréhensibles parce qu'elles reposent sur une vision des choses qui remontent aux années 1920», explique-t-il, précisant que l'essentiel est de transmettre la culture russe, notamment la langue. Une gageure pour les derniers des Russes blancs. Si certains, depuis la chute de l'URSS, ont fait le choix de rentrer en Russie, ou d'autres, d'y travailler, la majeure partie se sont fondus dans la société française. «Le problème des Russes blancs, c'est qu'ils se sont un peu trop bien intégrés», s'exclame Gérard Gorokhoff. «Je suis un peu le dernier des Mohicans», confie quant à lui Alexandre Jevakhoff, président du Cercle de la Marine impériale russe, auteur de l'ouvrage de référence Les Russes blancs (Tallandier). «Mais ce n'est pas parce qu'elle s'étirole que la réalité historique doit être oubliée. Un grand nombre de Français d'origine russe ont apporté leur expérience à la France, c'est une réalité», se justifie-t-il, citant le réseau russe de résistance du Musée de l'Homme, l'un des premiers en 1940. Un attachement à la France qui ressort de tous les témoignages de ces Russes dont les ancêtres, pourtant, «assis sur leurs valises», n'attendaient qu'une chose: revenir dans leur Russie natale. «Je n'ai qu'un drapeau, celui de la France, d'autant plus que je sers la République», poursuit Alexandre Jevakhoff, énarque de formation et inspecteur des Finances de métier.

Ces lieux, à la fois joyeux et douloureux, symbolisent une petite Russie toujours en exil qui, un siècle après la révolution de 1917, par-delà ses querelles politico-religieuses, souhaite que le caractère tragique de l'histoire ne soit jamais oublié.

